

# Eduardas Turauskas (1896-1966), juriste, journaliste, diplomate, ami de la France

Caroline Paliulis

Eduardas Turauskas est né le 30 mai 1896 à Endriejavas en Samogitie, dans le gouvernorat de Kaunas de l'empire russe. Son père était sacristain et son oncle prêtre. Tous deux appartinrent au mouvement clandestin des « porteurs de livres » (*knygnešiai*), né de l'interdiction tsariste d'imprimer livres et journaux lituaniens en caractères latins, une des mesures de répression contre le soulèvement pour l'autonomie de 1863. Ils allaient chercher à dos d'hommes des livres imprimés en lituanien dans la région de la Lituanie Mineure alors annexée à la Prusse pour les diffuser par réseaux dans les autres régions de la Lituanie sous joug russe<sup>1</sup>. Eduardas fut donc très tôt éclairé par l'aura de la résistance contre la russification. L'Église catholique était au cœur de cette contestation intellectuelle, véritable forteresse d'opposition. Comme étudiant à Saint-Petersbourg devenu Petrograd, il fut témoin de la Révolution russe de 1917. Plus tard, il retourna en Russie bolchevique lors d'un voyage en tant que député à la Diète (Seimas) de Lituanie et constata les dégâts de la « dictature du prolétariat ».

Trois grandes lignes se dégagent de la vie d'Eduardas Turauskas : une foi catholique militante, une aversion ardente envers le bolchevisme, et un engagement croissant à favoriser les liens de son pays avec la France. Il participa en effet activement à la création et au développement de relations diplomatiques, culturelles et économiques entre les deux pays pendant les années de construction du jeune État lituanien et, après son annexion par l'Union soviétique, il rappela sans cesse l'existence passée de ces relations afin de tenter d'éviter que son pays ne soit rayé non seulement des cartes, mais aussi des mémoires. Pour le juriste, journaliste et diplomate qu'il était, « le pays de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » représentait le modèle de la démocratie et de la justice.

Après l'école primaire à Endriejavas, il poursuivit des études secondaires à Telšiai qu'il acheva pendant la guerre de 1914-18 au gymnase de Vilkaviškis, évacué dans la vallée du Don, à Voronej. Eduardas Turauskas fera partie toute sa vie du mouvement catholique des *Ateitininkai*, né en 1911, qu'il avait rejoint dès l'âge de 16 ans et dont il fut élu président plusieurs fois au cours de sa vie. « *Ateitis* », en lituanien, signifie « avenir ». La devise des *Ateitininkai* était : « *Omnia Instaurare in Christo* » (*Renouveler toutes choses dans le*

<sup>1</sup> Voir : Caroline Paliulis, « L'exploit des porteurs de livres de l'époque tsariste », *Cahiers Litvaniens*, n° 5, 2004.



Eduardas Turauskas avec son épouse Elena, vers 1950

*Christ*) et ses cinq principes : le catholicisme, la communauté d'esprit, la responsabilité sociale, l'éducation et le patriotisme. Dès son évacuation à Voronej, il assura la rédaction d'un petit journal étudiant. Puis il commença des études de droit à Saint-Pétersbourg qu'il ne put achever à cause de la Révolution russe. Lors du rétablissement de l'État lituanien en 1918, le premier ministre Mykolas Sleževičius<sup>2</sup> recruta des volontaires pour créer un centre d'information qui devint le bureau de presse auprès du cabinet des ministres. Turauskas proposa ses services et son travail fut remarqué par le ministère des Affaires étrangères qui l'en-

voya en 1919 à la Mission de Lituanie en Suisse. Après avoir pu y achever ses études à l'université de Fribourg où il obtint un diplôme de philosophie et de droit, il fut promu au poste de secrétaire de la légation en novembre 1921. Quand son chef, Vaclovas Sidzikauskas<sup>3</sup>, fut muté à Berlin en juin 1922, Turauskas dirigea la légation jusqu'à sa fermeture, en août 1923. La même année, son ministère lui octroya une bourse pour achever ses études de doctorat de droit à la Sorbonne. Il proposa à son directeur de thèse, Louis Rolland, un premier sujet : *Les principes directeurs de la constitution de Lituanie du 1<sup>er</sup> août 1922*. Devenu caduc en raison du coup d'État de décembre 1926, la Diète ayant été dissoute en avril 1927, il dut changer de thème et proposa alors : *La formation et le développement de l'État lituanien*. Il n'eut hélas jamais le temps de revenir à Paris pour la soutenance.

À Paris, Turauskas fit connaissance du représentant de la Légation de Lituanie qui était alors le poète Oscar Milosz dont il fut toute sa vie un lecteur admiratif. Milosz resta conseiller à la légation quand Petras Klimas vint le remplacer en 1925. Ce fut le début de leur intense collaboration visant à détourner l'attention des Français de la Pologne vers la Lituanie. Lors de ses études, il participa activement à la vie d'associations estudiantines françaises. Parallèlement, Turauskas n'oublia pas d'être journaliste. Aux Archives nationales à Paris a été retrouvée récemment une demande d'entretien à Marie Curie adressée en 1924 par Turauskas, comme correspondant du journal *Draugija*, à laquelle était jointe la copie de la réponse : le prix Nobel de chimie n'accorde pas d'interview. C'est à Paris qu'il rencontra sa future épouse Elena

<sup>2</sup> Mykolas Sleževičius (1882-1939), avocat, occupa le poste de premier ministre à trois reprises. Il est connu pour avoir rétabli les fondations de l'État lituanien indépendant en 1918-1919.

<sup>3</sup> Vaclovas Sidzikauskas (1893-1973), un diplomate de premier plan dans la Lituanie de l'entre-deux-guerres. Après l'occupation soviétique du pays en juin 1940, il s'enfuit en Allemagne où il fut interné à Auschwitz. À la fin de la guerre, il rejoint le Comité suprême pour la libération de la Lituanie (VLIK) aux États-Unis.

Jankauskaitė, fille d'un chef cuisinier lituanien formé par des chefs français au Palais de Marbre à Saint-Petersbourg, émigré à Paris en 1905 et travaillant à l'hôtel Ritz. Turauskas revint en Lituanie au printemps 1926 et fut élu à la Troisième Diète (1926-1927) en tant que membre du Parti démocrate-chrétien de Lituanie (LKDP). Sa fiancée vint le rejoindre. Ils se marièrent à la cathédrale de Telšiai le 8 août 1926. Née et élevée en France, Elena en maîtrisait parfaitement la langue et assista toute sa vie son époux, à une époque où le français était encore la langue de la diplomatie. Avec lui, elle retrouva ses racines lituaniennes et elle le seconda dans toutes ses tâches publiques. De belle stature, elle posa pour figurer la Lituanienne sur le billet de 100 litas gravé par le peintre Adomas Galdikas.

L'ami de toujours de Turauskas fut Petras Karvelis. Ils s'étaient connus très jeunes, lors de l'évacuation de leurs lycées lituaniens respectifs à Voronej pendant la Grande Guerre. La future épouse de Petras s'y trouvait également. Veronika Bakšytė allait devenir la première femme lituanienne docteur en philosophie. Sa thèse de doctorat, conservée à la bibliothèque de Strasbourg, fut soutenue à l'université de Königsberg mais imprimée en Lituanie en 1930<sup>4</sup>. Elle portait sur la lutte pour la langue scolaire en Lituanie pendant les réformes d'Alexandre II et la difficile émergence de la langue lituanienne. Veronika fut toute sa vie très impliquée dans l'éducation des femmes lituaniennes de toutes couches sociales. Petras, quant à lui, fit ses études de droit en même temps qu'Eduardas à Saint-Petersbourg, et rejoignit comme lui très jeune le mouvement catholique des *Ateitininkai*. Ensemble ils virent naître le parti démocrate-chrétien lituanien. Petras Karvelis contribua à la fondation de la Banque agricole de Lituanie et fut ministre des Finances en 1926. Durant la guerre, il put se réfugier en Allemagne avec sa femme et leur fille Ugnė Karvelis qui allait devenir la première Déléguée permanente auprès de l'UNESCO de la Lituanie à nouveau indépendante. Après la guerre, les deux amis s'impliquèrent dans la constitution d'une représentation de la Lituanie en exil.

Entré en 1926 comme journaliste au quotidien *Rytas* (*Le Matin*) fondé par le parti démocrate-chrétien, il en devint rédacteur en chef en 1927. Il perdit cependant son mandat de député avec la dissolution de la Diète, suite au coup d'État de 1927. Il accepta en 1928 la direction d'Elta, l'agence télégraphique lituanienne qui dépendait du ministère des Affaires étrangères. En tant que démocrate-chrétien, Turauskas n'était pas très apprécié des *Tautininkai*, le parti national du président Smetona. Souvent accusé de tronquer les télégrammes reçus par Elta d'autres agences comme Havas, Stefani et Reuter, il avait pris l'habitude de garder les originaux sur lui pour les montrer, rendant responsables les journaux de leurs déformations. Smetona reconnut publiquement la loyauté de Turauskas et le conforta dans son poste au ministère.

<sup>4</sup> Voir : Philippe Edel, « Vera Bakšytė, langue et survie d'un peuple », *Revue de la BNU*, Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire, novembre 2017, n°16, p. 72-75.

C'est à cette époque qu'il commença à travailler très activement au développement des relations franco-lituanienues dans le cadre de la *Société lithuano-française*<sup>5</sup> fondée en 1923 par Jonas Vileišis et dont il devint le président. Ladite société était d'ailleurs hébergée dans l'immeuble du journal *Rytas*, au 24 de la rue Donelaičio.

Dans les années 1930, la vie battit son plein à Kaunas. Eduardas et sa femme Elena contribuèrent à y répandre un vent de modernité. Ils intervenaient régulièrement à la radio, Eduardas pour des analyses politiques et Elena pour commenter la dernière mode à Paris ou pour donner des leçons de français. Ces émissions s'appelaient *Causeries de la Quinzaine* et étaient diffusées sur la station radiophonique d'État, installée d'ailleurs par la Société française radio-électrique en 1923.

Les Lituanienus étaient d'abord désireux de rappeler aux Français que leur pays, qui venait de retrouver sa liberté, n'était pas de formation récente mais un État reconstitué ayant existé dans le passé. Ils aimaient rappeler qu'ils avaient été pillés par l'Allemagne pendant la Grande Guerre et s'inquiétaient de l'ascension d'Hitler. La France, pays agricole et catholique comme la Lituanie et dont l'économie repartait, devenait un nouveau modèle pour les étudiants qui y partaient nombreux poursuivre leurs études. Tout cela fut favorable au développement de la *Société lithuano-française* qui contribua largement à créer des liens culturels avec la France dont la suite logique était de stimuler également les échanges économiques.

Parmi ses membres actifs, la *Société lithuano-française* réunissait le vice-président de la Diète Pranas Raulinaitis, l'épouse du ministre des Affaires étrangères (Juozas Urbšys) Marija Mašiotaitė Urbšienė, qui créa un club de bibliophiles et initia des contacts avec des bibliophiles français, le recteur de l'université Mykolas Römeris, le docteur Antanas Jurgelionis, fondateur de l'Institut de culture physique qui rencontra Pierre de Coubertin et créa le Comité olympique lituanien. Turauskas noua des liens étroits avec la Légation de France, installée en 1924, et dont il louera la belle collaboration, en particulier avec René Ristelhueber<sup>6</sup>. Après la guerre, celui-ci lui dédicacera son livre *Au secours des réfugiés* en ces termes : « À mon collègue Édouard Turauskas, en très fidèle et amical souvenir des années passées côte à côte à Kaunas et en témoignage d'ardente sympathie pour la vaillante et malheureuse Lituanie. » La société organisait des cours de français et disposait d'une belle bibliothèque, en partie fournie par Oscar Milosz. Elle était abonnée à plusieurs dizaines de journaux et revues et des expositions y étaient régulièrement organisées. On citera notamment l'exposition de gravures et d'éditions d'art du

<sup>5</sup> La graphie ancienne Lituanie / lithuanien (avec un « h ») n'a été abandonnée dans l'orthographe française qu'après la Seconde guerre mondiale.

<sup>6</sup> Voir : Julien Gueslin, « René Ristelhueber (1881-1960), un Alsacien ministre de France en Lituanie », *Cahiers Lituaniens*, n° 15, 2016.

livre français organisée avec le Musée Čiurlionis et la Société d'échanges et d'exportation artistique. Grâce au millier de visiteurs, le chiffre des ventes de gravures et de livres atteignit 15 000 litas, soit 38 000 francs de l'époque. Bénéficiant des nombreuses relations françaises de Petras Klimas, Turauskas put faire venir d'éminentes personnalités à Kaunas.



Le billet de 100 litas avec Elena Turauskienė en Lituannienne (1928)

Vinrent ainsi à Kaunas durant les années 1929/1930 le secrétaire général de l'Alliance Française Paul Labbé, l'écrivain et philosophe Jules Romains, la traductrice et écrivaine Jacques de Coussange (épouse de Pierre de Quirielle, journaliste du *Journal des débats*), le professeur d'histoire du droit François Olivier-Martin, les professeurs de littérature Henri Tronchon et de droit constitutionnel Robert Redslob de Strasbourg.

De tous ces visiteurs de la Lituanie, le plus marquant fut sans aucun doute Jean Mauclère. Ce fut une rencontre fortuite sur la plage des Sables-d'Olonne, en 1924, entre la mère de ce dernier et madame Jankauskienė, la mère d'Elena, qui fut à l'origine de l'amitié entre Mauclère et Turauskas (futur gendre de madame Jankauskienė). Le journaliste rencontra Eduardas à Paris puis entreprit son premier voyage en 1925. Cette année-là, Mauclère visita la Lituanie deux fois, de même en 1929, puis écrivit quatre livres présentant le pays, trois romans et un conte. Selon Julien Gueslin, historien de la période de l'entre-deux guerres en Lituanie, Petras Klimas négocia un budget avec le ministère des Affaires étrangères pour financer les voyages et les écrits de l'écrivain<sup>7</sup>.

Quand Mauclère arriva en Lituanie pour la première fois, Turauskas l'accueillit et lui fit découvrir la jeune république. Ils circulèrent partout. Turauskas lui fit rencontrer les personnalités importantes du moment, comme le Père de la renaissance du pays Jonas Basanavičius<sup>8</sup>, le ministre des Affaires étrangères Voldemaras Čarneckis<sup>9</sup> et des membres de la Diète. Après un premier séjour de six semaines en Lituanie, Jean Mauclère publia, en 1926, *Sous le ciel pâle de Lituanie*. Le livre était agrémenté de bandeaux décoratifs de l'artiste peintre Kazys Šimonis qui avait reçu la même année une bourse d'études à Paris. Turauskas est mentionné comme guide par la seule lettre T

<sup>7</sup> Voir : Julien Gueslin, « La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance 1918-1940 », *Cahiers Lituanien*, n° 8, 2007.

<sup>8</sup> Jonas Basanavičius (1851-1927), homme politique et historien, fonda le premier journal de langue lituanienne *Aušra* en 1883 et fut le premier signataire de l'acte d'indépendance de la Lituanie du 16 février 1918.

<sup>9</sup> Voldemaras Čarneckis (1893-1942), homme politique démocrate-chrétien et diplomate, fut arrêté en 1941 par le NKVD, déporté au camp de concentration de Sverdlovsk où il fut exécuté en 1942.

et son épouse Elena illustre l'ouvrage, photographiée en costume traditionnel. Le livre fut un succès et reçut un prix de l'Académie française.

En 1930, Mauclère revint faire un second séjour de six semaines au cours duquel, grâce à Turauskas, il put interviewer le ministre des Affaires étrangères, Dovas Zaunius, et l'ancien président du Conseil, Ernestas Galvanauskas<sup>10</sup>, marié à une Française. Il rencontra aussi Sofija Čiurlionienė, veuve du célèbre peintre et compositeur Mykolas Konstantinas Čiurlionis. Il publia ainsi cette année-là un essai d'histoire du peuple lituanien, *Le pays du Chevalier blanc*, depuis la première mention du nom de Lituanie, en l'an 1009, jusqu'à la proclamation de son indépendance en 1918. Cette fois, le ton n'est plus celui du gai badinage de guide touristique, c'est un très sérieux livre de références sur l'histoire de « la race qui n'a pas voulu mourir ». Suivit *Gens et routes de Lituanie* en 1931. Dans le chapitre intitulé « Un foyer d'influence française », les activités de la *Société lithuano-française* sont largement décrites par Turauskas lui-même. Les possibilités d'échanges économiques aussi, comme l'exportation possible de viande, y sont évoquées. L'amitié de Mauclère pour Turauskas et la Lituanie perdura bien au-delà des livres et articles de commande<sup>11</sup>.

Une abondante correspondance prouve l'immense attachement de Turauskas à sa terre d'Endriejovas. Dès ses premiers revenus comme jeune fonctionnaire, il voulut agrandir le domaine de ses parents. Les habitants d'Endriejovas confirmèrent ce que les photos témoignent : à peine arrivé de Kaunas en voiture – Turauskas a toujours eu des voitures et adhéra à l'Automobile club de Kaunas – il rejoignait les paysans pour faucher avec eux, leur parler du temps, des récoltes, des semences à venir. Endriejovas était le lieu où il se ressourçait et reprenait des forces.

Les Turauskai n'ayant pas eu d'enfants, ils reportèrent leur affection sur leurs neveux, les enfants des sœurs d'Elena, les petits Masiulis et ensuite les Prapuolenis. Eduardas agit plusieurs fois en chef de famille de façon déterminante, notamment pour organiser la fuite de sa famille destinée à l'arrestation. Juste après son départ de Lituanie le 15 juin 1940, il eut en effet accès à des listes de Lituaniens qui allaient être arrêtés, probablement grâce à Bronius Balutis, l'ambassadeur à Londres. La famille Masiulis, enfants compris, étaient du nombre. Il leur fit passer l'information de partir de suite pour la Samogitie dans sa propriété d'Endriejovas. De là, simulant un départ en pique-nique, la famille put passer rapidement en Prusse-Orientale et se retrouver au camp de personnes déplacées de Gleisgarben, aujourd'hui Jagoczany en

<sup>10</sup> Ernestas Galvanauskas (1882-1967), ministre et président du Conseil à plusieurs reprises, prit la présidence du Comité suprême pour la Libération de la Lituanie (VLIK) en 1946.

<sup>11</sup> Concernant les travaux de Mauclère sur la Lituanie, on consultera utilement la thèse de doctorat en histoire de Julien Gueslin : *La France et les petits États baltes : réalités baltes, perspectives françaises et ordre européen : 1920-1932*, soutenue sous la direction de Robert Frank, Université Paris 1, 2004, et l'article de Thierry Laurent : « Jean Mauclère 1887-1951, découvreur de la Lituanie », *Cahiers Lituaniens*, n° 11, 2012.

Pologne. Turauskas les aida à distance à traverser l'Allemagne pour gagner Annemasse où ils se cachèrent une partie de la guerre, aidés matériellement par lui. Pédagogue affectueux, il aimait transmettre des valeurs comme la persévérance et le courage, tâchant d'aider ces jeunes à devenir des êtres sur qui l'on pourrait compter.

En 1934, le ministre des Affaires étrangères Stasys Lozoraitis<sup>12</sup> nomme Turauskas ministre plénipotentiaire en Tchécoslovaquie, puis aussi pour la Roumanie et la Yougoslavie, en poste à Prague. Il laissa en pleine expansion la *Société lithuano-française* qui compta en 1935 plus de 200 apprenants du français. L'arrivée de Raymond Schmittlein, le premier lecteur de français à l'université de Kaunas, allait encore dynamiser son rayonnement<sup>13</sup>. En Tchécoslovaquie, Turauskas se lia d'amitié avec Hubert Beuve-Méry<sup>14</sup>, correspondant de plusieurs quotidiens parisiens et qui enseignait aussi le droit à l'Institut français de Prague. Turauskas y vécut l'occupation allemande, fut témoin des arrestations de Juifs et, ayant négocié des armes pour la Lituanie, craignit pour sa vie.

En mars 1939, il retourna en Lituanie et devint directeur du département politique du ministère des Affaires étrangères, dirigé alors par Juozas Urbšys<sup>15</sup>. À ce titre, il dut coordonner les réponses de la Lituanie au pacte Molotov-Ribbentrop, à l'éclatement de la Seconde guerre mondiale, à la violation du traité d'assistance mutuelle soviéto-lituanien et au transfert de Vilnius à la Lituanie. Dans le livre *Le sort des États baltes* qu'il publia en 1954, il titre ainsi les douloureuses étapes auxquelles il fut confronté : assurances solennelles des dirigeants de l'URSS ; duplicité de ces dirigeants ; prétextes à l'occupation totale ; mise en scène de l'annexion ; méthodes d'extermination. Ayant été nommé représentant de la Lituanie auprès de la Société des Nations en mars 1940 et adjoint de Jurgis Šaulys à Berne, il différa son départ au jour de l'entrée des troupes soviétiques en Lituanie, le 15 juin. Ayant eu l'accord du vice-président du Conseil des ministres Kazys Bizauskas<sup>16</sup> de quitter la Lituanie, il emporta dans sa fuite en voiture douze caisses de documents confidentiels du ministère des Affaires étrangères qu'il passa par Berlin pour être ensuite transférées en Suisse. Il regretta toute sa vie que son gouvernement n'ait pas écouté ses conseils insistants de se préparer à l'éventualité d'une occupation en créant

<sup>12</sup> Stasys Lozoraitis (1898-1983) exerça les fonctions de ministre des Affaires étrangères de Lituanie de 1934 à 1938. Après la perte de son indépendance du pays, de Rome où il avait été nommé en 1939 ministre plénipotentiaire, il dirigea le Service diplomatique lituanien en exil de 1940 à sa mort en 1983.

<sup>13</sup> Voir : Corine Defrance, « Raymond Schmittlein (1904-1978), médiateur entre la France et la Lituanie », *Cahiers Lituanien*, n° 9, 2008.

<sup>14</sup> Hubert Beuve-Méry (1902-1989) deviendra le fondateur du quotidien *Le Monde* en 1944 et du mensuel *Le Monde diplomatique* en 1954. Il fait référence à Turauskas dans ses Mémoires.

<sup>15</sup> Juozas Urbšys (1896-1991) fut le dernier ministre des Affaires étrangères de l'entre-deux-guerres. Il fut arrêté par les autorités soviétiques en 1940 et déporté en Sibérie où il passa treize ans au Goulag.

<sup>16</sup> Kazys Bizauskas (1893-1941) fut l'un des vingt signataires de la déclaration d'indépendance de la Lituanie du 16 février 1918 et assura de nombreuses missions diplomatiques à l'étranger durant l'entre-deux-guerres. Arrêté par le NKVD en 1940, il fut exécuté l'année suivante.



La délégation lituanienne de l'Assemblée des nations captives d'Europe, avril 1957 à Strasbourg. De gauche à droite : Vaclovas Sidzikauskas, Petras Karvelis, Eduardas Turauskas, Juozas Lanskoronskis

un fond et en faisant partir de Lituanie les jeunes cadres et le plus de monde possible dans différents pays dès l'automne 1939. En arrivant à son poste, il écrivit à l'évêque Būčys : « Sortis des ténèbres de leur caverne, ces 'innovateurs' commencent à gérer les relations entre l'Église et l'État et à créer en Lituanie 'une nouvelle lumière', 'une vie', 'un paradis' à l'exemple de Moscou où des masses d'esclaves connaissent la plus grande des pauvretés spirituelle et matérielle depuis 22 ans. »

Jusqu'en 1946, année de la dissolution de la Société des Nations, Turauskas resta en Suisse. En 1940, les diplomates lituaniens des grandes capitales avaient reçu l'ordre de Pijus Glovackas<sup>17</sup>, le nouveau secrétaire général du ministère des Affaires étrangères de la Lituanie soviétique, de revenir en Lituanie. Ces diplomates, sachant fort bien le sort qui les y attendrait, trouvèrent des prétextes pour ne pas rentrer. La Confédération suisse, qui n'avait plus de liens diplomatiques avec la Russie depuis 1923, ne fléchit pas aux pressions soviétiques de fermer les légations des États baltes. Même si elle ne reconnut plus ces États à partir de 1941, elle laissa fonctionner leurs ambassades pendant toute la guerre et même un an après. Les diplomates bénéficièrent ainsi de l'immunité diplomatique, des tickets de rationnement et d'essence et conservèrent leurs plaques du corps diplomatique pendant toute cette période. Turauskas profita de cette situation pour contribuer à la mise en place des camps de réfugiés lituaniens et collabora avec la Croix-Rouge pour envoyer des médicaments au camp de Stutthof et en Sibérie. Il constitua des cartothèques précisant de quel endroit de Lituanie venaient les réfugiés, quelle profession ils exerçaient. Avec la délégation lituanienne, il accueillit le président Smetona. Il fut même brièvement question de la Suisse comme lieu d'exil pour ce dernier qui émigra finalement aux États-Unis.

Depuis sa jeunesse, Turauskas était lié à Janina Mikulskytė de Telšiai, fille du Dr Jonas Mikulskis, fondateur du musée de la culture samogitienne Alka. Janina devint la femme d'Antanas Liutkus, troisième secrétaire de la Légation de Lituanie à Paris. Suite à l'occupation militaire de la Lituanie par l'URSS le 15 juin 1940, les autorités de Vichy, contre toutes les règles du droit international, remirent le bâtiment de la légation aux Soviétiques sous la pression des

<sup>17</sup> Pijus Glovackas (1902-1941), journaliste, membre du Parti communiste lituanien dès 1922, pilota de juin à août 1940 la liquidation des cadres du ministère des Affaires étrangères de la Lituanie indépendante. Vice-président du Conseil des commissaires du peuple de la RSSL en mai 1941, il fut tué près d'Utena sous l'uniforme de l'Armée rouge en octobre de la même année.

autorités allemandes qui occupaient déjà Paris et étaient alors alliées de Moscou. Cette amitié allait se poursuivre même après la fermeture de la légation, lorsque les Liutkus, assignés à résidence en zone libre au sud de la France, comme les autres diplomates baltes, purent acquérir à Villefranche-sur-Mer pour une modeste somme la villa America. Celle-ci allait devenir un centre d'accueil pour les réfugiés lituaniens en route vers les États-Unis. Petras Klimas avait acheté dans la même région une petite maison à Grasse, qu'il nomma *Svedaisai*. Jurgis Savickis, le représentant de la Lituanie auprès de la Société des Nations avant Turauskas, avait, lui, acheté avant la guerre une maison à Roquebrune-Cap-Martin



Le Conseil de la Communauté lituanienne en France, automne 1962 à Paris. Assis de gauche à droite : Eduardas Turauskas, Jonas Petrošius, Adolfas Venckus, Juozas Lanskoronskis, Janina Maciukaitė-Matorė. Debout : Eduardas Vaičiėkauskas, Petras Klimas jr., Birutė Venckuvienė, Sofija Jokubauskaitė-Pagnier, Perkūnas Liutkus, Antanas Liutkus

qu'il appela *Ariogala*. C'est ce trio d'amis que les Turauskai vinrent souvent visiter de Berne. Attendant quelque secours matériel venu des fonds lituaniens par l'intermédiaire de Turauskas, ils cultivaient pour survivre fleurs et légumes. Bien que vivant en zone libre, Petras Klimas fut arrêté par la Gestapo le 18 septembre 1943 à Grasse et remis aux Soviétiques, puis, de prison en prison, fut ramené en Lituanie en 1944, puis déporté en Sibérie en 1945.

Après la guerre, Turauskas choisit de se retirer en France, à Champagne-de-Blanzac (aujourd'hui Champagne-Vigny), près d'Angoulême. Il y acquit une vieille maison avec quelques hectares de terre, dans l'espoir d'y mener une activité agricole pour subvenir aux besoins de sa famille. Cet espoir fut vite déçu et il déménagea dans la banlieue parisienne en 1954. Voulant rester en Europe, il prit un travail de courtier en assurance qui consistait à aller, le soir venu, dans des foyers pour leur proposer des plans d'assurance-vie. Le travail lui laissait ses journées qu'il consacrait à la rédaction d'articles et d'essais et à la préparation d'interventions publiques. Il fera ainsi publier *Le sort des États baltes*, déjà cité, par le service d'information du Comité suprême de libération de la Lituanie (VLIK).

Se servant de ses anciennes relations pour attirer désormais l'attention vers la Lituanie, à nouveau rayée de la carte du monde, Turauskas prit part, avec Stasys Bačkis<sup>18</sup>, à de nombreux congrès d'organisations internationales catho-

<sup>18</sup> Stasys Bačkis (1906-1999), diplomate, fut affecté à la Légation de Lituanie à Paris de 1938 jusqu'à l'occupation soviétique de la Lituanie en juin 1940. Il contribua à la mise en place du Service diplomatique lituanien en exil qu'il dirigea, à la mort de Stasys Lozoraitis, de 1983 à la dissolution de l'Union soviétique en août 1991.

liques ou antisoviétiques, telles que Pax Romana, les Nouvelles Équipes Internationales, l'Assemblée des nations captives d'Europe, le Mouvement européen international, l'Académie diplomatique internationale. Il fut également actif au sein des organisations lituaniennes comme le VLIK déjà cité, le Conseil lituanien américain (ALT), l'Académie catholique lituanienne des sciences, le Fonds de secours américano-lituanien (BALF). Il collabora aux programmes radiophoniques de Radio Vatican et de *Voice of America*. Il tint une importante correspondance, y compris avec les dirigeants communistes de la Lituanie soviétique.

Le choc qu'il subit lors de la visite de Nikita Khrouchtchev à Paris en 1960 par une « mesure administrative d'éloignement » avec obligation de séjourner dans un lieu assigné en Corse, altéra beaucoup sa santé morale et physique. De fait, la mesure concerna près de 850 personnalités politiques exilées de pays alors sous le joug soviétique. C'est sans doute la façon d'opérer qui lui fut le plus pénible : les policiers français en civil avaient sonné très tôt le matin à la porte du modeste appartement que Turauskas occupait avec son épouse et l'avaient sommé de rassembler quelques affaires pour un départ immédiat. Cet événement lui rappela la brutalité d'autres départs en déportation de plusieurs de ses amis en 1940 en Lituanie occupée. La rudesse de la méthode l'affecta beaucoup. De retour de Corse, il relata l'événement dans la revue *Exil et Liberté*, l'organe de l'Union pour la défense des peuples opprimés. Il mourut d'un transport au cerveau le 12 septembre 1966 à Nanterre.

Turauskas à peine enterré, l'avocat à la Cour d'appel de Paris et avocat-conseil de l'ambassade d'URSS Georges Grouber se présenta chez sa veuve et lui demanda de bien vouloir prendre en compte que, pour l'URSS, son mari était considéré comme citoyen soviétique et qu'à ce titre, celle-ci était en droit de demander la restitution des archives qu'il avait emportées dans sa fuite en juin 1940. À la suite de cette demande, sa veuve organisa rapidement le départ des douze caisses de documents à l'Institut Hoover de l'université de Stanford en Californie, spécialisé dans la sauvegarde des archives des pays de l'Est avant leur occupation par les Soviétiques. Les boîtes contenaient notamment les copies des comptes rendus de l'expertise initiée par la Croix-Rouge après l'exhumation des corps de 20 000 officiers polonais assassinés à Katyn en 1940. Le KGB était intéressé à l'époque à prendre le contrôle de ces documents, l'URSS persistant alors à accuser l'Allemagne nazie d'en avoir été responsable.

Élu président de la Communauté lituanienne à Paris, Turauskas, se basant sur sa grande connaissance géopolitique, répétait régulièrement que l'Union soviétique ne tiendrait pas longtemps. La seule consolation et même fierté pour le vieux diplomate en exil furent que la France ne reconnut jamais l'annexion des pays Baltes par l'Union soviétique.<sup>19</sup>

<sup>19</sup> Cf. également : Joana Viga Čiplytė, *Eduardas Turauskas 1896-1966*, Éditions Versus Aureus, Vilnius, 2016.